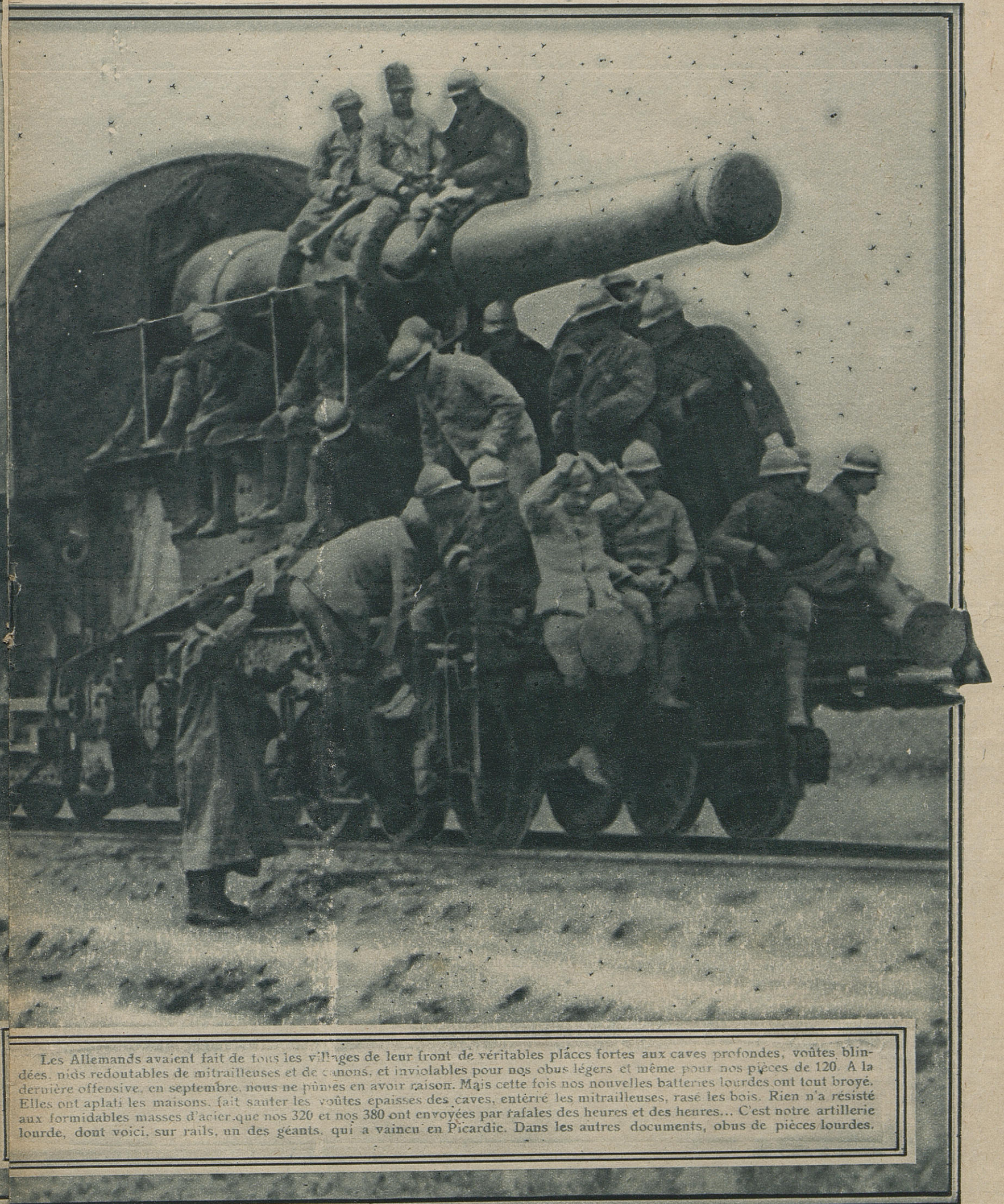


J'ai vu...



LA RENCONTRE TRAGIQUE

Deux officiers allemands faits prisonniers l'un à Thiaumont, l'autre dans la Somme, se rencontrent dans une gare de triage. Leurs gestes de fureur et de désespoir expriment assez ce qu'ils ont pu se dire et ce qu'ils augurent du sort des deux batailles.



Les Allemands avaient fait de tous les villages de leur front de véritables places fortes aux caves profondes, voûtes blindées, nids redoutables de mitrailleuses et de canons, et inviolables pour nos obus légers et même pour nos pièces de 120. A la dernière offensive, en septembre, nous ne pûmes en avoir raison. Mais cette fois nos nouvelles batteries lourdes ont tout broyé. Elles ont aplati les maisons, fait sauter les voûtes épaisses des caves, enterré les mitrailleuses, rasé les bois. Rien n'a résisté aux formidables masses d'acier que nos 320 et nos 380 ont envoyées par rafales des heures et des heures... C'est notre artillerie lourde, dont voici, sur rails, un des géants, qui a vaincu en Picardie. Dans les autres documents, obus de pièces lourdes.

EN CONTINUANT LA PROMENADE...

Nos lecteurs trouveront dans le numéro du 1^{er} juillet la première partie de la lettre ci-dessous dont nous donnons la fin aujourd'hui. Rappelons simplement que notre correspondant : Un de ceux de Verdun nous donnait son avis sur le rajeunissement de notre organisme politique.

« Permettez-moi tout d'abord de vous faire remarquer que, dans notre pays, où l'administratif et le judiciaire dépendent de l'exécutif, et où l'exécutif se recrute dans le législatif, c'est le Parlement qui sera l'arbitre souverain des réformes que vous proposez. Je n'examine pas si c'est un bien ou un mal, je pose un fait.

« Ce fait posé, il saute aux yeux qu'il faudra absolument que le Parlement soit jeune, si vous ne voulez pas qu'il nous encombre de vieux. On n'aime généralement pas à faire *harakiri* et je ne vois pas très bien des Assemblées de vieillards proclamant qu'à la jeunesse seule appartiennent intelligence, compétence, activité.

« Pour la Chambre des Députés, je ne vois pas de difficultés. A chacun des votants appartiendra de disposer de son vote en faveur d'un candidat vigoureux d'esprit. Je fais remarquer en passant que cette vigueur n'étant d'ailleurs pas toujours en corrélation avec l'âge, le meilleur candidat ne sera pas *a priori* celui qui aura l'âge le plus tendre.

« Mais le Sénat? Ne croyez-vous pas que c'est là qu'est la grosse difficulté? Deux facteurs : la limite d'âge inférieure, le suffrage universel à deux degrés, font de ce grand corps l'adversaire né de toutes les innovations, et particulièrement de la vôtre, qui ne tend rien moins qu'à sa mort. C'est donc de ce côté qu'il faut réformer.

« Comment? Il me semble que, si on réfléchissait un peu mieux au but que doit remplir une Chambre haute, la réforme serait vite trouvée. Je suis d'accord avec ceux qui disent que le Sénat est un organe pondérateur, un conseiller. Je ne le suis plus lorsqu'ils posent en principe — de par les conditions mêmes de l'élection, — que la vieillesse est le plus sûr garant de cette pondération, de cette compétence. Et voyez comme ici je me retrouve avec vous.

« Ce qu'il faudrait? Simplement, je crois, que le Sénat, comme la chose a été plusieurs fois proposée, fût une Chambre corporative, représentant proportionnellement les professions, les intérêts des Français. Vous allez trouver sans doute que l'actuaire réparaît dans cette proposition, mais enfin ne trouvez-vous pas qu'il est un peu enrageant que la France, dont la puissance agricole est si grande, ne voie représenter cette puissance au Sénat actuel que par cinq ou six propriétaires terriens (je ne crois pas qu'il y en ait plus). Composé en raison directe du rôle joué dans la Nation par l'agriculture, l'industrie, le commerce, les professions libérales (il n'est pas question d'enlever aux avocats les représentants auxquels ils ont droit *proportionnellement* à l'importance qu'ils ont dans le pays), le Sénat alors serait réellement qualifié pour

jouer un rôle de conseiller, de pondérateur.

Pour résumer ma lettre, voici en substance les deux points principaux :

« 1^o Aux vieux de conseiller s'il leur plaît, non d'agir.

« 2^o Chacun à sa place.

« UN DE CEUX DE VERDUN. »

♦ ♦ ♦

En vérité, il a suffi de dénoncer Géronte pour que les récriminations se multiplient contre lui. Voici, mis sur la sellette, ses méfaits dans la littérature :

GÉRONTE, MAUVAIS GARDIEN DU "BOIS SACRÉ" ET NÉFASTE AU BON RENOM DES LETTRES FRANÇAISES.

« Evidemment, cher Monsieur Aristarque, nous sentons le mal, nous en souffrons et nous le déplorons. Mais qu'y faire? Je suis homme de lettres.

L'auteur de ces lignes est en effet un jeune romancier dont le talent est indiscutable. Pour le moment, il attend à Salonique l'heure d'aller revoir, « non pas en touriste, mais en conquérant cette fois », une ville qui « a embaumé et embaumera son souvenir jusqu'à la tombe... »

« ... Je suis homme de lettres. Je passe sur la difficulté des débuts, que beaucoup exagèrent. Mais je tiens pour assuré qu'il est une période bien plus scabreuse dans une vie comme la mienne et celle de mes pareils : quand le vol des premières victoires littéraires vous a effleuré, on est par le fait même condamné à demeurer ce que l'on était à ce moment-là. Finis les miracles de l'inspiration et de la fantaisie!... Les éditeurs y mettraient le holà par des procédés de... blocus auprès desquels ceux que l'Entente a infligés au bulgaroctone Constantin ne sont que jeux puérils. On est quelque chose comme un condamné à perpétuité, on doit subir les conséquences d'un succès qui n'est peut-être dû qu'au hasard. Ainsi, en ce qui me concerne, quand j'ai publié... (1)

Alors, on n'est plus qu'une sorte de fonctionnaire libre, impuissant à travailler selon son humeur et sa fantaisie, parce que les éditeurs importants et les directeurs des revues qui comptent sont des *antiques*; il est, je ne l'ignore point, de jeunes éditeurs, mais ils croiraient *ne pas passer pour malins* en ne suivant pas la trace des vieux...

« A la vérité, depuis plus de vingt ans, l'édition française n'a rien tenté. Il faut qu'il y ait une grande vertu littéraire dans notre race, pour que la gloire de nos romanciers et de nos poètes puisse s'épanouir encore à l'étranger en dépit de remèdes pires que le mal : les éditions à bon marché, pour ne citer dans cette lettre hâtive qu'un de ces piteux et déplorable remèdes... »

Mais, un peu plus loin, le problème s'élève et notre correspondant le pose hardiment :

« ... Le résultat d'une vie littéraire telle qu'elle est organisée en France, c'est qu'un auteur n'atteint son apogée qu'à l'heure où il est parvenu à se débarrasser de sa per-

sonnalité ou à « mitiger » son talent. La poursuite de la réputation semble consister pour lui dans l'art d'apprendre à vieillir et de n'être plus un nom, mais une étiquette collée sur un livre... »

« ... La faute à qui? Aux journaux et aux revues importantes qui ne vous accueillent que lorsqu'on est enfin capable d'être aussi vieux que les vieux, aussi mort que les morts, — et digne de ne pas leur porter ombrage, et apte à devenir sous peu aussi académicien qu'un... ou un... » (1)

Pour finir, mettons en vedette la phrase qui suit et qui nous paraît juste et cruelle :

« Dans cinq ou six ans, si Dieu me prête vie, j'en serai là, j'aurai réussi. Mais est-ce bien de cette façon que j'avais rêvé de réussir quand, pour la terre de mes parents, j'embrassai jadis cette carrière?... »

♦ ♦ ♦

Un invalide, et qui est un hôte des Invalides, vaillant combattant de 70, nous demande la permission de « joindre sa vieille voix à celle de nos jeunes guerriers ».

« ... Puisqu'il existe un hôtel des Invalides pour les anciens soldats, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il y en ait un pour les vieux civils... Je ne suis plus bon qu'à garder le tombeau de l'Empereur, je le sais, et je m'en acquitte avec dévotion et conscience... Mais les autres, il faut encore qu'on les garde et ça prétend encore donner des ordres aux jeunes. Les Invalides pour tous quand l'âge le commande ! »

Il nous semble que cette naïve mais énergique phrase d'un vieux brave peut parfaitement servir de conclusion provisoire à notre enquête en ce qui concerne la Gérontocratie.

(A suivre.)

ARISTARQUE.

(1) Suivent quelques noms.

UNE SEMAINE DE GUERRE : Du 1^{er} au 7 Juillet.

SAMEDI 1^{er} juillet. — Première journée de l'offensive anglo-française de Picardie. Les Français font 3 500 prisonniers et prennent plusieurs villages. Les Anglais font 2 000 prisonniers.

— Près de Verdun nous reprenons l'ouvrage de Thiaumont.

DIMANCHE 2. — Les Français continuent à progresser dans la Somme : le chiffre de leurs prisonniers s'élève à 6 000 hommes. Frise tombe entre nos mains. Les Anglais prennent Fricourt.

LUNDI 3. — Les troupes françaises dépassent les secondes lignes ennemies. Le chiffre total des prisonniers atteint 13 000 hommes. Les Anglais s'emparent de la Boisselle. — Nouveaux progrès des Russes entre le Styr et le Stokhod ; nos alliés font 10 000 prisonniers.

MARDI 4. — Les Français s'emparent des villages d'Estrée et de Bloy-en-Santre. Les Allemands reprennent l'ouvrage de Thiaumont.

— Près de Baranovitchi le général russe Evert remporte un succès important et fait 2 700 Allemands prisonniers. — Succès italien à Montfalcone.

— Première séance du comité secret au Sénat

MERCREDI 5. — Le général Carranza accepte le principe d'une médiation entre les Etats-Unis et le Mexique. — Le chiffre des prisonniers fait par les Anglo-Français dépasse 16 000 hommes.

JEUDI 6. — Sur le front russe, au nord, les généraux Evert et Kourapatine dépassent les premières lignes allemandes; nos alliés sont victorieux du Pinsk au Dniester.

VENDREDI 7. — A Contalmaison les Anglais déciment la garde prussienne.

— En Pologne, les Russes enlèvent les premières lignes dans la région des lacs, encerclent Baranovitchi, et sont victorieux à Kolki.

— Des avions allemands survolent Lure : 11 tués et 3 blessés.

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 79.

(1) Nous sommes obligés de garder, provisoirement, l'anonymat.



AVANT LA PRISE DE DOMPIERRE : LE GENERAL A L'ŒILLET

C'était le premier jour de l'offensive franco-anglaise, le 1^{er} juillet au matin. L'ordre d'attaquer venait d'être transmis à un de nos corps d'élite massé dans un carrefour. A ses hommes qu'il haranguait, le général X..., commandant la ... division, montre un superbe œillet rouge qu'il pique à sa boutonnière

en disant : « Celui-là se fanera chez les Boches ». Et, suivant l'exemple de leur chef, les soldats, arrachant autour d'eux les roses des jardinets, les fleurs des champs, se fleurirent tous avant de partir au combat. Le soir, toute la division fleurie campait dans le village de Dompierre qu'elle avait enlevé.

CARNET D'UN PRISONNIER ⁽¹⁾

Mais ce n'était qu'un masque. Au bout de quelques instants son visage tout gris et parcheminé prit une expression d'acablement indicible. « Ne riez pas, dit-il, c'est encore plus affreux qu'il ne raconte; mon fils, qui vient de venir en permission de six jours, y était là-bas, en Champagne! »

Presque tous les Allemands rendent justice à notre valeur militaire — et à notre bravoure et vantent notre artillerie. Ils déclarent toutefois que les positions franco-allemandes ne changeront ni à notre avantage ni au leur avant la fin de la guerre, tant les deux armées ennemies sont fortement retranchées.

Le plus vif reproche qu'ils nous font, ainsi qu'aux Anglais, d'ailleurs, est l'emploi de troupes indigènes, d'hommes de couleur, de tirailleurs et d'artilleurs noirs. Il n'est pas de jour où les feuilles les plus sérieuses et aussi les plus goûtées du public n'écrivent de longs articles sur ou plutôt contre l'aide que nous recevons des fils de la plus grande France, qui sont venus volontairement combattre à l'ombre des trois couleurs.

« C'est une honte, écrivait textuellement, dans une des feuilles dont je parle, une sommité allemande, c'est une honte ineffaçable pour un peuple d'employer des troupes de sauvages, des brutes assoiffées de sang et de meurtre, à combattre les défenseurs d'une Kultur qui a fait ses preuves. Les fils de la grande nation qui a produit des hommes de la valeur de Kant, Hegel, Fichte, Beethoven et Nietzsche, les enfants de la Grande Allemagne qui sont des hommes libres et font délibérément le sacrifice de leur vie pour un idéal, tombent sous les coups de nègres méprisables. Honte au peuple qui les emploie. Maudit soit-il de générations en générations! »

LES ALLEMANDS ONT LA MÉMOIRE COURTE...

Ces paroles que je cite de mémoire — mais dont je puis garantir le sens exact — prouvent à quel point d'exaspération en sont venus nos ennemis. Pour eux les massacres de la noble Belgique, qui combattait aussi pour son idéal : celui de la liberté violée; les massacres dans le nord de notre France, qui ne faisait, elle aussi, que repousser la plus sauvage, la moins justifiée des agressions, n'existent pas.

Ils n'ont pas la mémoire de leurs infamies; mais l'histoire et sa justice immanente en garderont pour toujours le terrible



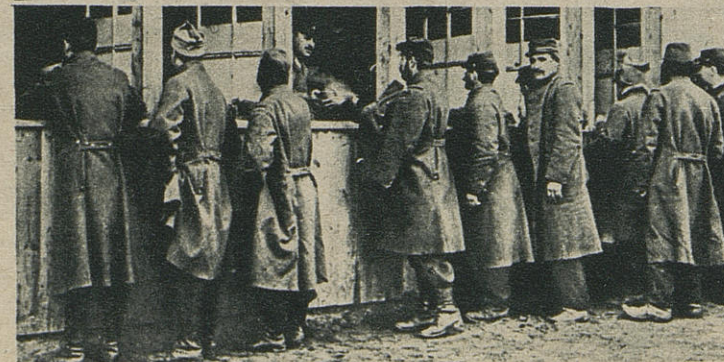
L'enterrement d'un officier français, prisonnier au camp de B...



Médecins-majors russes et français prisonniers à Zossen.



Un groupe d'infirmiers prisonniers à Bergstetten; au centre, un Boche à la pipe classique.



Prisonniers français du camp de Cassel à la soupe.

souvenir et cloueront au pilori, pour des siècles, ceux que l'on ne connaît plus que sous le nom de Barbares. Les os d'un tirailleur marocain mort pour avoir tenu son serment de secourir la grande patrie qui l'avait adopté, sont plus dignes d'être respectés que ceux de tous leurs grands hommes.

Je m'excuse auprès de mes lecteurs de me laisser entraîner ainsi, au milieu de notes documentaires et qui je le sais par les nombreuses lettres que je reçois, sont lues par des centaines de familles anxieuses, à des mouvements d'exaspération personnelle. Mais il ne s'en trouvera pas, je crois, pour me jeter la pierre. Pas un de ceux qui reviendront des grands bagnes de là-bas où la douleur de l'exil, les blessures d'une noble fierté, inhérente à la race, et constamment humiliée, les privations de tout, qui, quelque ressort qu'on ait, dégradent et avilissent; pas un ne nous reviendra, après la paix victorieuse, sans garder à cette race de parvenus, d'effroyables brutes et de lourdauds louches et sournois, une haine que rien au monde n'effacera.

Cela, il faut le dire bien haut, il faut le crier à tous ces pacifistes, à tous ces gens de Zimmerwald ou d'ailleurs et qui parlent déjà de serrer des mains encore poissées de tout le sang des innocents morts, des vieillards massacrés, des femmes souillées, et de tant et de tant de nos soldats dont les squelettes dorment sur 700 kilomètres de nos tranchées, voie triomphale certes, mais qui toujours criera vengeance...

QUELQUES ANECDOTES POUR FINIR.

Mais que ceci ne nous empêche pas de rendre justice même à de pareils ennemis.

De l'Allemagne j'ai conservé une impression très forte. Son esprit d'organisation et de discipline poussé à l'extrême, jusque dans les plus petites choses, en a fait un peuple fort et résistant, mais le jour où le peuple secouera son joug trop pesant, il en arrivera aux émeutes, à la révolution.

C'est, à mon avis, ce qui est sur le point de se produire. Les cris séditionnels poussés autour du palais de l'Empereur à Berlin ne sont-ils pas les mêmes que ceux qui ont fait céder les grilles du château de Versailles?

Je veux terminer sur quelques traits de la mauvaise foi, de la brutalité allemandes.

(A suivre.)

(1) La 1^{re} partie de ce Carnet a paru dans le n° 76.



QUELQUES-UNS DES 16 000 PRISONNIERS ALLEMANDS DE L'OFFENSIVE DE PICARDIE

Plus de 16000 prisonniers pour les deux premières journées de l'offensive franco-anglaise sur le front picard! Ce résultat montre combien notre attaque fut foudroyante et combien l'ennemi dut être surpris par la vigueur de l'assaut. Les sept jours

et les sept nuits de bombardement qui l'avaient précédé, avaient nettoyé littéralement les tranchées allemandes dans lesquelles nos soldats ne trouvèrent, au milieu de monceaux de cadavres, que quelques survivants que la terreur avait rendus fous.



Un groupe de Canadiens faisant le coup de feu devant les positions de la Boisselle.



Avant l'assaut : un bataillon d'infanterie massé à l'abri, attend l'ordre de marcher.



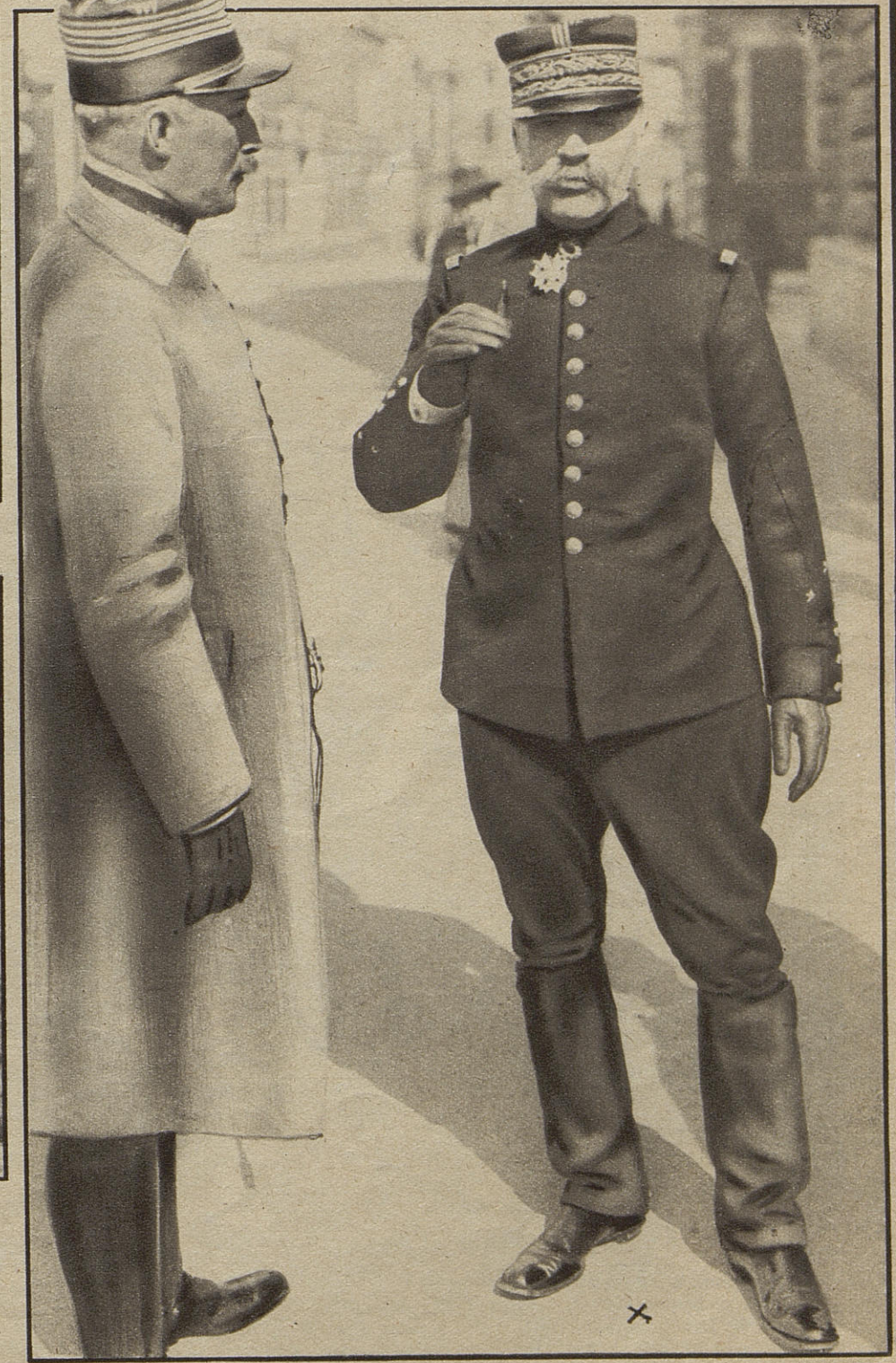
A F..., arrivée des troupes d'attaque.



A H..., les soldats du bois de Méreaucourt.



Les premiers blessés allemands introduits dans un poste de secours.



Le général Foch (—), chef des armées qui opèrent en Picardie et qui a préparé l'offensive.

PENDANT LA BATAILLE DE PICARDIE

A l'heure où nous mettons sous presse, l'offensive franco-anglaise se développe en Picardie avec un succès continu. Tous les obstacles accumulés par l'ennemi, depuis dix-huit mois, sont un à un brisés. Les Allemands avaient cru que Verdun absorbait toutes nos forces. Le réveil est dur pour eux. L'impétuosité de notre action ne leur permet plus de faire face sur tous les fronts et, comme le disait un de leurs critiques militaires, pour eux "les semaines difficiles sont commencées".



AVANT LA MARCHÉ SUR BECQUINCOURT : L'ACCOLADE

Cette scène a été composée par l'artiste d'après le récit d'un grand blessé, tombé le premier soir de l'attaque de Picardie, après la prise de Becquincourt. " Jusqu'à 9 heures du matin, dit-il, ordre de garder, dans la tranchée d'où nous devions avancer pour surprendre l'ennemi, un silence de mort. A la minute conve-

nue, avant de monter aux échelles, nos officiers nous crient *Mes enfants, on va leur faire voir ce que c'est des Français.* Alors, hommes, officiers, tous nous nous sommes embrassés et nous sommes partis en vagues, à la légère. Deux heures après nous avons Becquincourt et nous poussions vers Herbécourt. "



SUR LES ROUTES DE VERDUN : LA MARCHE AU CANON

Tandis que le canon tonne sur tout le front de Picardie avec le succès que nous avons relaté, voici, sur le front de Verdun, l'interminable colonne de la relève des combattants de Thiaumont. Les troupes fraîches qui viennent d'arriver de S... marchent vers les premières lignes. A la lisière du bois qu'on aperçoit à l'horizon, en partie déchiqueté, commence la

zone dangereuse qui se décèle par les fumées des éclatements. Là-bas, à l'extrémité de la file, les soldats, si petits qu'on dirait une fourmilière, vont s'égailler, s'aplatir et ne plus marcher qu'en rampant, en attendant la nuit pour prendre les positions qui leur sont assignées. Et pendant quatre jours ce sera leur tour de vivre ou de mourir dans cet enfer.

LA NOUVELLE SENSATIONNELLE

Par Robert DIEUDONNÉ

Huit heures. La soupière fume sur la table dressée devant laquelle est assis Raoul Calumet, qui lit le Temps. L'article fini, il consent à s'apercevoir qu'il est seul et appelle M^{me} Calumet.

RAOUL. — Marguerite !
MARGUERITE (de la pièce voisine). — Et après ?
RAOUL. — Le potage est servi, voilà dix minutes que je t'attends.
MARGUERITE (même jeu). — Tu me laisseras le temps de retirer mon chapeau. Ne m'attends pas... Mange ! mange !
(Raoul hausse les épaules et reprend son journal. Au bout d'un moment paraît enfin Marguerite.)
MARGUERITE (tout en servant). — Si c'est pour te regarder lire ton journal que tu m'as appelée... tu étais si pressé !
RAOUL. — Je finissais un article. (Il replie le journal et commence à manger.)
MARGUERITE (après un silence). — Tu sais la nouvelle ?
RAOUL (méfiant). — Quelle nouvelle ?
MARGUERITE. — Les Russes sont à Berlin !
RAOUL (sans marquer de surprise). — Ah !
MARGUERITE. — C'est tout l'effet que ça te fait ?
RAOUL. — Oui !
MARGUERITE. — Rien ne t'étonne, toi !
RAOUL. — Non !
MARGUERITE. — On peut savoir pourquoi ?
RAOUL. — Parce que c'est idiot !
MARGUERITE. — Naturellement ! Dès l'instant que c'est moi qui te donne un renseignement, il est idiot ou il est faux... Tu as un caractère !
RAOUL. — Il ne s'agit pas de toi, ce n'est pas toi qui as inventé cette nouvelle sensationnelle. On t'a dit... Qui est-ce qui t'a dit ça ?
MARGUERITE. — Qu'est-ce que ça peut te faire puisque c'est idiot ?
RAOUL (qui met les pouces). — C'est idiot parce que c'est prématuré. Ils iront à Berlin, les Russes ! c'est certain, c'est connu, mais laisse-leur le temps... Qui est-ce qui t'a dit ?
MARGUERITE (qui s'entête). — Ça n'a pas d'importance : un idiot !
RAOUL. — Dis tout de même.
MARGUERITE. — Ton ami Chabenat, il était au thé cet après-midi chez les Pariset.
RAOUL. — Il fait les thés maintenant, celui-là !
MARGUERITE. — Tout le monde ne vit pas comme toi, comme un ours...
RAOUL. — Je pense tout de même qu'à l'heure actuelle, Chabenat a d'autres chiens à fouetter que d'aller prendre de l'eau chaude chez les Pariset.
MARGUERITE. — Il est resté dix minutes, il arrivait du ministère où tout le monde ne parlait que de ça.
RAOUL. — Au ministère ?
MARGUERITE. — Parfaitement.
RAOUL. — Ce n'est pas possible !
MARGUERITE. — Tu es toujours plus malin que les autres ! Il y avait des gens qui sont aussi bien informés que toi chez les Pariset... Quand ils ont su que la nouvelle venait du ministère, ils ont été convaincus... Fournier lui-même !
RAOUL. — Fournier, l'ancien ministre... il était là, et il a marché ?
MARGUERITE. — Parfaitement !
RAOUL (prenant le Temps). — Tu comprends bien qu'une nouvelle aussi importante serait dans les journaux... Même si la censure l'avait interdite, il y aurait un blanc... Il n'y a pas même un blanc.
MARGUERITE. — Blanc ou pas... ils y sont... c'est un fait !
RAOUL (qui ne veut pas céder). — Voyons !

Ils étaient hier... (Il se lève pour chercher une carte.)
MARGUERITE. — Je ne sais pas où ils étaient hier, je sais où ils sont aujourd'hui.
RAOUL. — C'est impossible ! (Le doigt sur la carte.) Ils sont là !
MARGUERITE. — Tu auras beau me raconter tout ce que tu voudras, un fait est un fait, je te le répète !
RAOUL. — C'est un potin... un raconter...
MARGUERITE. — Il n'y a que ce que tu dis qui est vrai !
RAOUL. — Moi, en tout cas, je raisonne.
MARGUERITE. — Tu raisones ! (Elle hausse les épaules.) Tu raisones ! Et dire que si c'était toi qui m'avais annoncé cette nouvelle, il faudrait que je te croie sur parole.
RAOUL. — Je n'annonce que ce dont je suis sûr.
MARGUERITE. — Comme l'autre soir, quand tu m'as affirmé que la flotte japonaise était à Cherbourg.
RAOUL. — Elle pouvait très bien y être, c'était vraisemblable !
MARGUERITE. — C'est entendu. Tu sais tout ! Tu connais tout ! Je me demande même ce que tu fais ici. Ta place serait à la tête d'une armée.
RAOUL. — Ne dis donc pas de bêtises... je suis aussi loin du pessimisme odieux que de l'optimisme béat : voilà tout.
MARGUERITE. — Et puis je demande pourquoi j'insiste !
(Un silence lourd d'orage. Raoul s'est plongé dans la lecture du Temps.)
RAOUL. — Rien ! rien ! pas la moindre allusion ! (Le nez sur la carte.) Ils étaient là... il faudrait qu'ils aient fait... du moins les journaux disaient qu'ils étaient là : ils n'en savent peut-être pas plus que moi, les journaux ! Et puis, avec les Russes toutes les surprises sont possibles... (A Marguerite.) C'est au ministère qu'il a appris ça, Chabenat ?
MARGUERITE. — Il y a une heure que je te le répète !
RAOUL. — Il est certain qu'il n'aurait pas annoncé cette nouvelle sans être absolument sûr...
MARGUERITE. — C'est évident !
RAOUL. — Et Fournier, l'ancien ministre, n'a pas opposé d'objection, n'a pas discuté, cherché à avoir une confirmation.
MARGUERITE. — Pas du tout ! ça lui a semblé tout naturel.
RAOUL. — Il devait déjà savoir quelque chose, parbleu !
MARGUERITE. — Tu penses bien que tu ne sais pas tout ! On ne va pas mettre au courant des secrets militaires tous les garçons de café !
RAOUL (très digne). — Je ne comprends pas !
MARGUERITE. — Quand on ne veut pas comprendre ! Si on l'annonçait que la paix est signée au moment où tu contres un sans-atout, tu attendrais pour te réjouir d'avoir fait tes levées !
RAOUL. — Je t'en prie ! (Un temps.) N'empêche que vraiment... (Avec emphase.) Ah ! ma chère amie, tu as beau dire, c'est une bonne, une grande nouvelle ! Embrasse-moi !...
MARGUERITE. — Tu finis tout de même par être convaincu ; ce n'est pas trop tôt...
RAOUL. — Embrasse-moi ! C'est un beau jour, ma chérie. (La bonne entre pour servir.) Vous savez la nouvelle, Valentine ? Les Russes sont à Berlin.
VALENTINE. — Quels Russes ?
RAOUL. — Les Russes, quoi ! Les Russes, nos alliés ! Ce n'est pas la peine de vous donner des explications, vous ne comprenez rien à rien !
VALENTINE. — Je ne suis pas plus bête qu'une autre !
RAOUL. — Non, mais vous l'êtes autant !

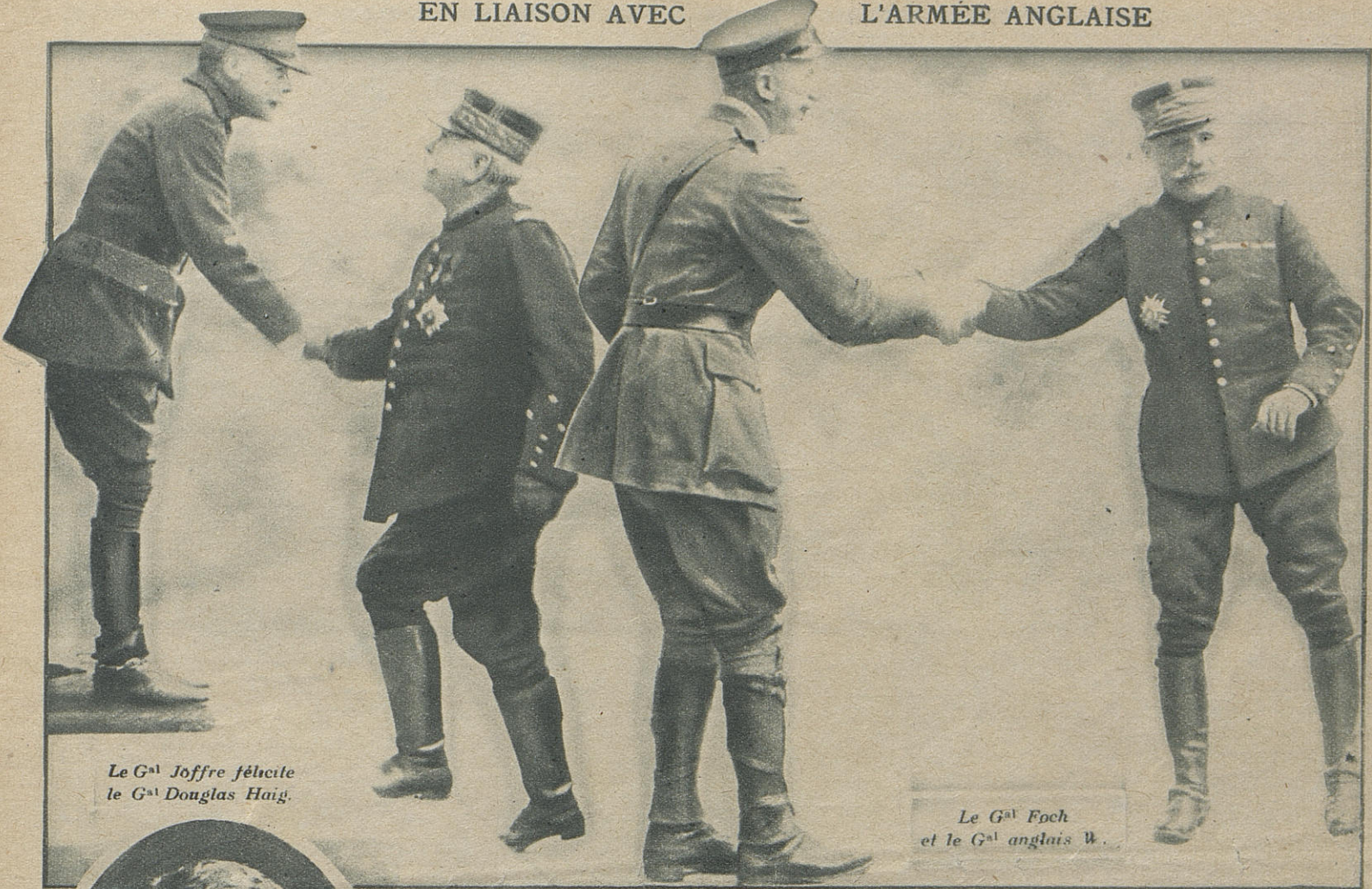
MARGUERITE. — Laisse donc Valentine tranquille ; elle ne va pas te sauter au cou parce que les Russes...
(On sonne.)
RAOUL (ravi). — Tu vas voir la tête de la personne qui sonne quand je vais lui annoncer...
VALENTINE (rentrant). — C'est M. Chabenat.
RAOUL (se levant, à Chabenat qui entre). — Alors, mon vieux, ça y est !
CHABENAT. — Qu'est-ce qui est ?
RAOUL. — Les Russes...
CHABENAT. — Ah ! oui ! les Russes... (Le visage épanoui.) On te l'a dit aussi ?
RAOUL. — Oui, c'est Marguerite.
CHABENAT. — Ah ! c'est... c'est ta femme qui...
MARGUERITE. — Bien sûr ! Vous l'avez dit tantôt, je l'ai répété ce soir.
CHABENAT. — Oui... oui ! Enfin c'est un bruit qui courrait cet après-midi.
RAOUL. — Un bruit... mais enfin au ministère ?...
CHABENAT. — Oh ! au ministère, ils ont été très discrets.
RAOUL. — Comment très discrets ! Mais alors où as-tu appris ?...
CHABENAT. — Tu sais... je n'y ai pas attaché une grande importance... J'ai vaguement entendu dans le métro...
MARGUERITE. — Dans le métro ! Mais vous avez dit chez les Pariset...
CHABENAT. — Oui, j'ai dit... je ne pouvais pas dire que c'était dans le métro... j'ai dit que c'était au ministère...
RAOUL. — Mon vieux, non ! tu es d'une légèreté !...
CHABENAT. — J'ai annoncé ça en plaisantant... presque... Fournier, qui était là, s'en est rendu compte : il n'a pas fait une objection...
MARGUERITE (indignée). — Non, Chabenat, non ! vous n'allez pas me faire passer pour une imbécile !
CHABENAT. — Mais non, pas du tout... au contraire... D'ailleurs, c'est peut-être exact tout de même... dans le métro, il y a quelquefois des gens très renseignés... si ce n'est pas vrai aujourd'hui ça le sera sûrement demain... après-demain... dans deux mois...
RAOUL. — On ne vous fiche pas des émotions comme ça !
CHABENAT (un peu gêné). — Je ne pensais pas une seconde que toi, qui es au courant de tout, tu aurais cru...
RAOUL. — Mais je n'ai rien cru du tout, tu penses ! Demande plutôt à Marguerite ! Je n'ai jamais ajouté la moindre foi à tes potins de concierge.
MARGUERITE. — Et moi non plus !
RAOUL. — Veux-tu que je te dise la vérité. Il n'y a qu'une personne qui a marché ici : c'est la bonne !

ROBERT DIEUDONNÉ.

Rideau.

ABONNEMENTS DE SAISON. — Outre les abonnements ordinaires (France, un an : 12 francs ; six mois : 6 fr. 50. Étranger, un an : 20 francs ; six mois : 11 francs), nous consentons des abonnements mensuels : 1 fr. 50 ; bi-mensuels : 2 fr. 50 ; trimestriels : 3 fr. 75, contre envoi d'un mandat-poste adressé à M. l'administrateur de *J'ai vu...*, 30, rue de Provence.

70.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES. — *J'ai vu...* porte à 70.000 francs la somme qu'il consacre annuellement à sa documentation photographique et paie n'importe quel prix tous les documents intéressants, qu'ils se rapportent aux événements de la guerre ou à l'actualité mondiale.

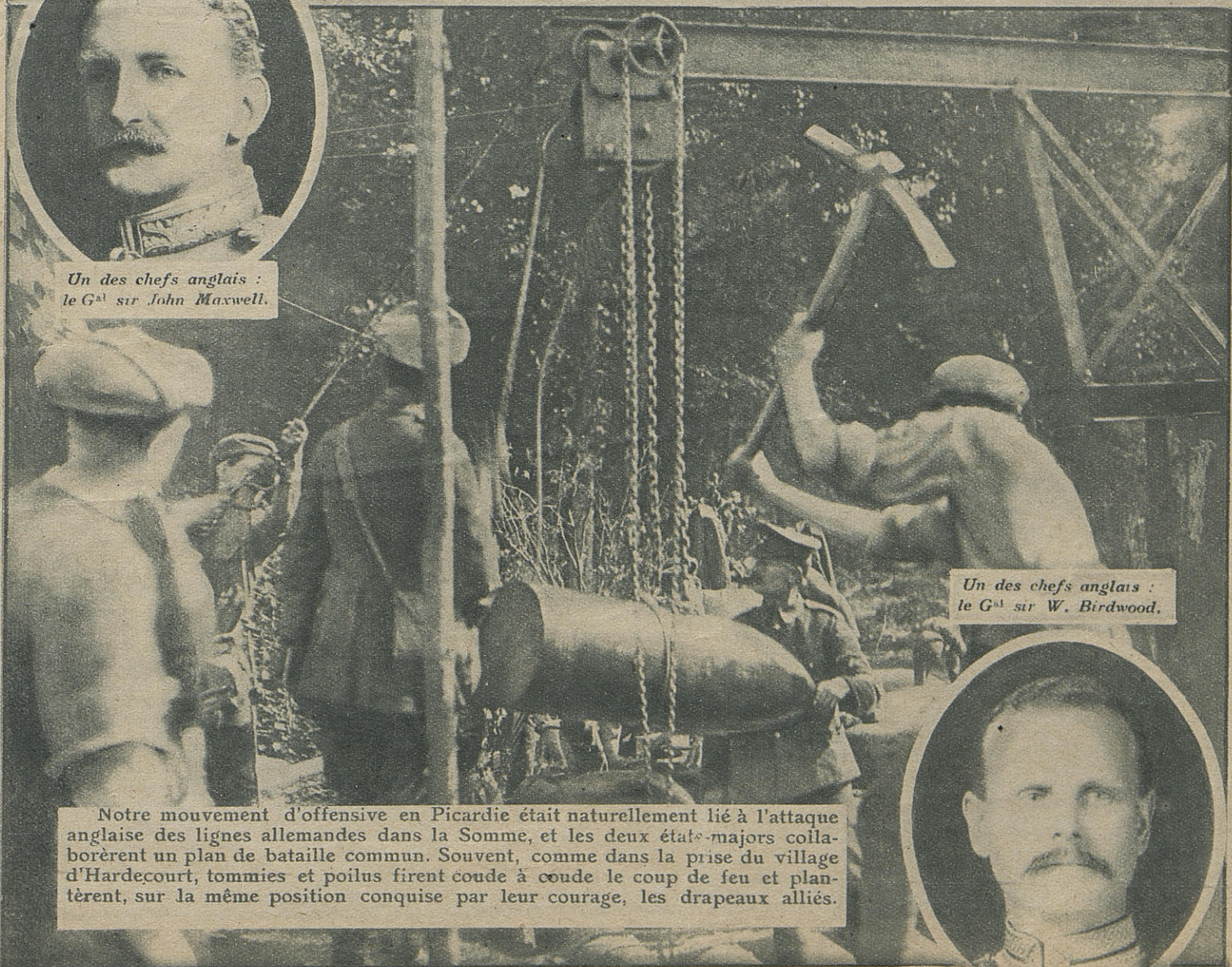


Le G^{ral} Joffre félicite le G^{ral} Douglas Haig.

Le G^{ral} Foch et le G^{ral} anglais W.



Un des chefs anglais : le G^{ral} sir John Maxwell.



Un des chefs anglais : le G^{ral} sir W. Birdwood.



Notre mouvement d'offensive en Picardie était naturellement lié à l'attaque anglaise des lignes allemandes dans la Somme, et les deux états-majors collaborèrent un plan de bataille commun. Souvent, comme dans la prise du village d'Hardecourt, tomies et poilus firent coude à coude le coup de feu et plantèrent, sur la même position conquise par leur courage, les drapeaux alliés.

Soldats français et anglais unissant leurs efforts pour déterrer les obus des pièces lourdes.



Prince Ruprecht de Bavière.

Pour supporter le choc de notre offensive liée à l'offensive anglaise, les Allemands ont trois généraux commandant en chef, le centre et les ailes : le prince Ruprecht de Bavière, le prince A. de Wurtemberg et le général von Einem, ancien ministre de la guerre, stratège réputé et qui semble diriger les opérations. Mais, jusqu'à présent, toute sa science n'a pu l'empêcher d'être obligé de se replier devant nos troupes et de se laisser prendre près de 20 000 hommes.

Général von Einem.

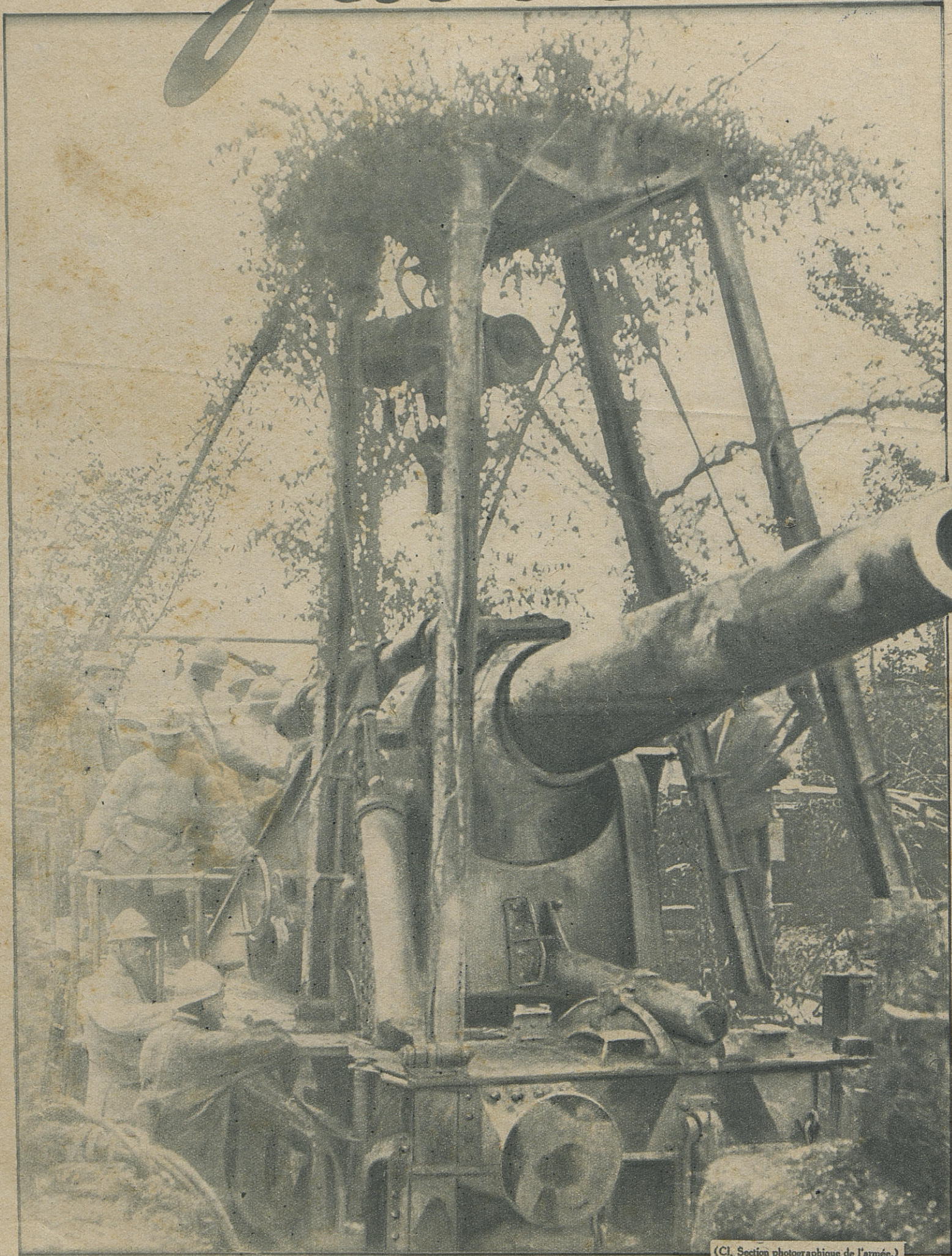
Prince de Wurtemberg.

QUELQUES-UNS DES CHEFS DE L'OFFENSIVE FRANÇAISE EN PICARDIE



En France la gloire est anonyme, et c'est à peine si l'on connaît quelques noms de ceux qui conduisent nos troupes au combat, à la victoire. C'est le général Foch qui dirige en chef les opérations, le général Foch, le vainqueur de la Marne et de l'Yser, qui barra pour toujours à l'ennemi la route de Paris et de Calais. Avec lui, les généraux Fayolle, M. C. B. B. dont nous donnons ci-dessus les portraits, se couvrent de gloire.

J'ai vu...



(Cl. Section photographique de l'armée.)

PENDANT L'OFFENSIVE DE PICARDIE : UN DES
GROS CANONS DE LA BATAILLE SOUS SON ABRI